Astrid GUILLAUME, dir., *Traduction et implicites idéologiques*

Besançon, Éd. La Völva, coll. Langues, signes et cultures, 2016, 206 pages

Alexandra Cuniță

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11700>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11700

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 446-450

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alexandra Cuniță, « Astrid GUILLAUME, dir., *Traduction et implicites idéologiques* », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 05 janvier 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11700> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11700>

L'utilisation de corpus originaux (enregistrements par l'auteur dans des commerces de presse, affiches, slogans et actions militantes de par le monde, dialogues cinématographiques, aux côtés de corpus médiatiques plus classiques) apporte une touche de fraîcheur à l'analyse argumentative qui est le plus souvent appliquée à des débats politiques télévisés.

Remarquons que les auteurs dans le domaine de l'argumentation hésitent ou évitent de produire du contenu scientifique normatif. Marianne Doury précise dès le début de son ouvrage que ce dernier « ne prétend pas guider la production d'argumentation » (p.5). Cette mise en garde est, à notre sens, une distance que l'on prend par rapport aux propagandistes de toute sorte, de nos jours et d'antan, et de leurs guides de bonnes pratiques. Ainsi Marianne Doury, pas plus que les autres auteurs du domaine, ne s'attaque-t-elle point aux faux raisonnements rhétoriques, aux arguments parfois non logiques que l'on peut trouver dans les discours publics.

L'ouvrage papier bénéficie d'un complément en ligne, qui aborde la structure de l'argumentation et le fait d'un point de vue relativement technique, linguistique. L'éditeur a peut-être senti le besoin d'écarter ce texte de 16 pages, qui aurait par ailleurs pu équilibrer la partie 4, trop courte par rapport aux autres (26 pages pour la partie introductive, 46 pages pour l'articulation du discours et du contre-discours, 64 pages pour les principaux ressorts de l'argumentation et seulement 26 pour le langage de l'argumentation). Nous trouvons en ligne un glossaire, fort utile pour l'apprenti analyste de l'argumentation, ainsi qu'une bibliographie de 20 références, qui, elle, aurait bien pu figurer dans la version papier de cet ouvrage qui peut lui-même devenir une référence dans le domaine. Et puisqu'on s'adresse aujourd'hui aux étudiants pressés, habitués aux ressources électroniques : une version numérique enrichie de certaines parties aurait pu être proposée en ligne, vidéos, images, schémas dynamiques à l'appui.

Luciana Radut-Gaghi

LDI, université de Cergy-Pontoise, F-95000
 luciana.radut-gaghi@u-cergy.fr

Astrid GUILLAUME, dir., *Traduction et implicites idéologiques*
 Besançon, Éd. La Völva, coll. Langues, signes et cultures, 2016, 206 pages

Faisant suite au volume intitulé *Idéologie et Traductologie* (Astrid Guillaume, dir., Paris, Éd. L'Harmattan, 2016), *Traduction et implicites idéologiques* rassemble une partie des interventions d'un colloque international tenu en

Sorbonne en février 2016, précédées d'un « Avant-propos » (pp.5-12) signé par Astrid Guillaume et d'une « Préface » (pp. 13-20) rédigée par Michaël Oustinoff. L'ouvrage – qui examine de près non seulement divers cas de transposition d'un système de signes linguistiques vers un autre, mais aussi des exemples de passage des combinaisons de signes propres à une langue vers un système de signes de nature distincte, disons du genre de l'image – privilégie « des thématiques et problématiques précises, qui permettent de faire émerger des implicites idéologiques » (p. 5). Au-delà de l'« Avant-propos » et de la « Préface », les onze contributions offertes aux lecteurs sont groupées, à raison de trois ou quatre par section, en trois grands chapitres – ou parties – dépendant strictement des domaines dans lesquels elles s'inscrivent. La Partie I, Sciences et techniques (Théorisation ; Langue scientifique ; Traduction assistée par ordinateur ; Internet) contient quatre textes : « Symptômes idéologiques dans le jeu de la traduction » (pp. 23-38), rédigé par Frédéric Le Gouriérec de l'université de Poitiers ; « Idéologie et traduction scientifique » (pp. 39-64), signé par Serge Tchougounnikov de l'université de Bourgogne (Dijon) ; « Traduction assistée par ordinateur et artificialisation du traducteur » (pp. 65-78), dû à Romain Rivaux de la Florida Atlantic University ; « La traduction collaborative activiste 2.0 » (pp. 79-104), rédigé par Raúl Ernesto Colón Rodríguez de l'École de traduction et d'interprétation de l'université d'Ottawa (Canada) ; la Partie II, Sociétés et politiques (Guerre et crises ; Société ; Droit), se compose de trois textes : « Traduction des identités politiques en crise » (pp. 107-119), dû à Munaf Abbas des universités Teshreen à Lattaquié/Lyon (Syrie/France) et Ramia Ismail de l'université Lyon 2 ; « Traduction et chevaux de Troie idéologiques » (pp. 121-134) écrit par Isabelle Collombat de l'université Laval (Québec) ; « Traduction et métaphores juridiques » (pp. 135-152), signé par Corina Veleau de l'université Lyon 2 ; enfin, la Partie III, Arts et culture (Cinéma ; Patrimoine ; Théâtre) réunit quatre textes : « Implicite idéologique dans le cinéma » (pp. 155-165) rédigé par Elodie Hui-Yun Hsu de Wenzao Ursuline University of Languages-Kaohsiung (Taiwan) ; « Valeurs humanistes et traduction de films à l'international » (pp. 167-176), dû à Isabel Cómite de l'université de Malaga (Espagne) ; « Patrimoine culturel et implicites idéologiques » (pp. 177-189), signé par l'artiste peintre Alfredo Vega Cárdenas ; « Théâtre et implicites idéologiques » (pp. 191-206), rédigé par l'auteur dramatique Bertrand Marie Flourez.

La simple lecture des titres énumérés nous conduit à l'idée qu'une mutation a eu lieu dans la conception qu'on avait, au milieu du siècle dernier, et même longtemps après, de ce qu'était la traduction, de ce

qu'on devait essayer de transposer d'une langue à l'autre, surtout quand on traduisait des textes littéraires, et du rôle même du traducteur dans ce processus dont on soulignait et plaignait d'habitude les « pertes » inévitables. L'apparition de la théorie de l'énonciation – ou plutôt d'une pluralité de théories de l'énonciation –, les progrès enregistrés dans l'étude des particularités de l'unité « texte », en contraste avec les spécificités du niveau phrastique, et dans l'analyse du discours, ont contribué à faire comprendre qu'on ne traduisait pas la signification des « mots », pris un à un, en les faisant passer d'une langue dans l'autre, mais le sens du « texte » vu comme totalité, et que, dans ce processus terriblement complexe, on devait reconnaître un rôle décisif au traducteur – à la fois récepteur et émetteur, être subjectif vivant dans un contexte culturel donné –, et ne pas se contenter de considérer exclusivement le contact des langues. Marianne Lederer, qui défendait, en tant qu'éditrice, ces idées dans son « Introduction » au volume *Le Sens en traduction* (Paris, Lettres modernes/Minard, 2006), avait déjà traité de ces questions dans l'article intitulé « La théorie interprétative de la traduction » (pp. 11-17), publié dans la livraison spéciale d'août-septembre 1987 de la revue *Le Français dans le Monde*. La traduction automatique avait bien prouvé que la traduction purement linguistique d'un texte, activité impliquant un type de correspondance terme à terme entre les langues, n'était guère possible. Dans l'article cité (p. 12), Marianne Lederer précisait que la théorie qu'elle évoquait voulait que la traduction produise « le même effet cognitif et émotif sur les lecteurs que le texte original sur les siens ». Une linguistique qui ne saurait s'ouvrir à la sémiotique ou à l'analyse textuelle ne pourrait pas rendre service au traducteur, qui a besoin de « compléments cognitifs » (*ibid.*, p. 13), de connaissances non linguistiques ou extra-linguistiques qu'il lui faut intégrer – souvent inconsciemment – dans son travail, s'il entend produire un objet dont on puisse dire que c'est une bonne traduction.

Pour les auteurs des contributions du recueil présentés ici, les « compléments cognitifs » relèvent de la catégorie des implicites idéologiques. Contrairement à ceux qui se laissent guider par une vision mécaniste de la traduction et de la langue, ces auteurs pensent que l'idéologie a bien sa place dans une traduction, même lorsqu'il ne s'agit pas de la transposition vers une autre langue d'études dues à des politologues, à des historiens, à des spécialistes de relations internationales ou à des philosophes. Suivant Astrid Guillaume, pour des raisons qu'elle énumère sans hésiter, « l'idéologie apparaît sous forme de déformations et de manipulations du texte premier » (p. 6). La difficulté d'obtenir une transposition

de qualité de ce texte dans telle ou telle langue cible devient encore plus grande « quand l'idéologie est plus implicite qu'explicite, quand elle est ancrée dans un message non-verbal qui peut s'exprimer sous différentes formes : des silences, des absences, une ponctuation particulière, des jeux phonétiques, sémantiques et polysémiques mélangeant plusieurs langues [...], des distorsions, des juxtapositions, des associations d'idées, d'images ou de photos ajoutées au texte » (*ibid.*). De tels implicites idéologiques, qui supposent l'intervention de plusieurs « sphères d'influence » – ou « sphères d'existence » chez d'autres traductologues – visant le rôle que jouent, directement ou indirectement, l'auteur, le contexte, l'éditeur du texte source, ainsi que l'auteur, le contexte, l'éditeur, même le lecteur du texte cible, relèvent plutôt « du signe que du verbe » et demandent, pour se laisser déceler, que le traductologue devienne « sémiotraductologue » (p. 7). Au-delà des difficultés auxquelles se heurte le traductologue, on voit clairement, bien que de façon indirecte, à quel point la tâche du traducteur devient complexe.

Dans son travail, le « sémiotraductologue » ne peut pas s'arrêter au niveau du texte ou à celui de la phrase/du mot à traduire : pour bien distinguer entre *sens* et *signification*, il doit aller constamment au-delà du textuel, autrement dit s'attacher à retrouver la personnalité de l'auteur, du traducteur et du lecteur, les particularités des contextes de création et de recréation/retraduction/republication, enfin le texte lui-même et ses diverses interprétations. Il est possible que des instruments de travail tels les dictionnaires bilingues ou plurilingues renforcent notre impression que tout mot appartenant à la langue L1 peut être traduit par un (autre) mot, appartenant à la langue L2, que les langues sont interchangeable. Ce serait une immense erreur que de nous laisser conduire par une telle idée, car la langue n'est jamais « un élément neutre des opérations de l'esprit », un « simple instrument au service de la "pensée" » (Michaël Oustinoff, p. 13), y compris de la pensée politique, de l'idéologie. Ne pouvant être séparée de la pensée, la langue, nous dit le même auteur, « est porteuse des "implicites" les plus divers, et l'idéologie ne déroge en rien à la règle, bien au contraire » (*ibid.*). Les langues traduisent dans leur diversité quelque chose « dont on ne saurait faire l'économie », si on ne veut pas courir des risques parfois capitaux !

Les onze articles qui suivent l'« Avant-propos » et la « Préface » présentés ci-dessus construisent leurs problématiques en s'appuyant sur diverses interprétations des mots *traduction* et *idéologie*, alors que l'expression *implicite* est normalement utilisée dans

l'acception que nous en donne Catherine Kerbrat-Orecchioni dans son livre devenu classique : *L'Implicite* (Paris, A. Colin 1986), ouvrage cité d'ailleurs par Isabel Cómite dans sa contribution (p. 167). Certes, les particularités du contexte social et historique dans lequel vit et travaille chaque auteur, la formation et l'expérience professionnelle de chacun et même les caractéristiques des langues impliquées dans l'activité traduisante considérée – voir le cas du chinois, qui n'a pas la tradition alphabétique des langues parlées en Europe, en contraste avec l'anglais ou le français – peuvent intervenir dans le choix de la signification que les chercheurs attachent aux termes mentionnés, dans leurs préférences pour le cours que vont prendre, à chaque fois, les explications fournies. Ainsi le terme de *traduction* renvoie-t-il dans la plupart des articles à la transposition du contenu d'un (fragment de) texte source – écrit, mais sans doute aussi oral – dans une autre langue – langue cible ou langue d'arrivée – par le recours au système de signes propre à cette dernière. Cependant, les auteurs des quatre dernières contributions parlent de transpositions qui se réalisent (aussi) par des moyens autres que linguistiques.

Quant au terme d'*idéologie*, la définition varie au fil des pages du volume. Ainsi, Frédéric Le Gouriérec et Corina Veleanu se rapportent, chacun de son côté, à la définition qui fut donnée, il y a plus de deux siècles, de l'*idéologie* : la « science des idées ». Toutefois, Frédéric Le Gouriérec oppose idéologie et épistémologie et précise que, pour lui, la première « consiste à entériner avec des mots les proximités non causales qui s'imposent dans la perception des événements, tandis que l'épistémologie cherche à établir la causalité de faits que seul le langage est à même d'élaborer » (p. 23). Fort de l'expérience acquise dans le domaine de la formation des traducteurs, l'auteur constate avec regret que, lorsqu'il faut juger de la qualité d'une traduction, on s'attache toujours à la question de l'équivalence du sens rendu par la correspondance des mots d'une langue à l'autre – chose bien difficile, sinon impossible, à réaliser, vu les particularités de divers types du chinois – et à la mesure de la proximité ou de l'écart entre les concepts véhiculés, « la proximité [étant] valorisée », alors que « la libre reformulation [est] sanctionnée » (p. 31). De cette façon, surtout sur le plan de l'enseignement, l'idéologie se transforme, sans qu'on s'en aperçoive, en « méthode de traduction ». Pour sa part, Corina Veleanu, qui se situe « dans la perspective du traducteur-jurilinguiste », explique que son intérêt portera principalement sur « l'expérience sensible comme trame de fond pour l'accueil des concepts dans une langue-culture » (p. 135). Au niveau des divers

correspondants de quelques termes anglais, l'auteure identifie un glissement du sens général des noms bases au sens figuré (processus de métaphorisation), ensuite au sens juridique, phénomène allant de pair avec le passage des expressions du langage général au langage spécialisé, ainsi qu'avec la spécialisation de l'unité terminologique traitée globalement. Dans d'autres cas, les hétéronymes ou équivalents existants dans les langues romanes exhibent des sèmes différents de ceux qui caractérisent les termes anglais correspondants ; il faut alors postuler « l'existence de scénarios communs où l'on donne pour implicite le même contexte derrière la réalité juridique posée [par chaque terme] » (p. 142). Chaque langue est porteuse d'une vision du monde qui lui est propre, et les différences, parfois énormes, qui apparaissent quand on compare les langues, deviennent encore plus évidentes dans le cas des métaphores. « L'idéologie, telle qu'elle est [définie] par Destutt de Tracy, conclut Corina Veleanu, n'est [...] pas facilement transférable dans le monde de la métaphore juridique » (p. 151).

D'autres contributeurs du volume fondent leur réflexion sur une interprétation distincte du mot *idéologie*. Ils y voient un « corps de pensée » fait d'idées générales et de représentations qui orientent les comportements individuels ou collectifs (Mansouri, *apud* Isabelle Collombat, p. 122, mais aussi Bertrand Marie Flourez, p. 191), ou encore « un ensemble de prescriptions », une sorte de « morale » qui exerce une forte influence sur la manière de parler et de penser d'un groupe social dirigé d'une manière plus ou moins évidente par un pouvoir politique ou religieux (Frédéric Le Gouriérec, p. 23) ou bien, ajoutons-nous, par une conception scientifique dominante à un moment de l'histoire, dans un espace géographique déterminé. C'est à cette dernière situation – influencée sans doute aussi par des contraintes politiques et historico-culturelles spécifiques – que nous semble se rattacher l'article rédigé par Serge Tchougounnikov. S'appuyant, d'une part, sur la double traduction en russe (1933/1977) du *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure, et, d'autre part, sur la traduction en français du livre de Valentin Vološinov/ Valentine Volochinov intitulé *Marxism i filosofija jazyka/ Marxisme et philosophie du langage* ([1930] 2010), l'auteur de l'article s'arrête assez longuement sur les correspondants proposés en russe pour le terme *langage*, présent dans le premier ouvrage, ensuite sur quelques termes choisis en français pour traduire des expressions russes, figurant dans le deuxième, ainsi que sur les raisons profondes des choix respectifs, qu'il trouve inadéquats parce qu'évoquant, dans le premier cas, des sources théoriques indirectes non conformes

à la réalité, mais aussi parce qu'effaçant « un important substrat psychologique » (p. 62) de la conception de l'auteur traduit, dans le second.

Quant à l'influence que parviennent à exercer sur la manière de parler et de penser de groupes sociaux plus ou moins importants soit un pouvoir politique, soit un pouvoir religieux, soit les deux à la fois, influence qui porte atteinte au matériau de la langue cible et qui peut affecter jusqu'au rôle social d'expert médiateur du traducteur; plus d'un auteur présent dans le recueil d'articles en discute, plus d'une contribution y fait référence. Tel est le cas des articles rédigés, respectivement, par Munaf Abbas et Ramia Ismail, pour l'un, par Isabelle Collombat, pour l'autre, enfin, par Romain Rivaux, pour le dernier; les auteurs de ces articles ancrent leurs analyses dans les discours politique et idéologique, sans éviter de recourir, si nécessaire, à d'autres catégories de discours, par exemple au discours commercial.

Dans une situation de crise politique, nous disent Munaf Abbas et Ramia Ismail, on voit se cristalliser la différence entre les identités politiques impliquées et se manifester avec plus ou moins de vigueur « les idéologies qui en surgissent » (p. 107). Comme le discours qu'adopte chacune des identités reconnues porte sur des ensembles de concepts idéologiques qui ne sont pas toujours évidents pour tout le monde, la traduction pose souvent problème. Si le traducteur n'est pas capable de faire jouer de façon adéquate les « compléments cognitifs » nécessaires, le produit de son travail ne peut plus remplir la fonction de vecteur de médiation dans la situation donnée, médiation d'une triple nature : de nature culturelle quand la traduction concerne les divers sigles présents dans les discours, de nature socio-culturelle quand elle vise les noms des groupes armés, et de nature sociologique quand elle concerne le lexique dont se servent ordinairement les différents protagonistes (p. 109).

Au Canada, dans des conditions politiques, sociales et culturelles tout à fait différentes, la question des implicites idéologiques et de leur rôle capital dans la traduction se pose avec autant d'acuité. Isabelle Collombat, pour qui « le concept d'idéologie linguistique ne se limite pas à la rectitude linguistique » (p. 121), mais touche aussi, entre autres, au problème des convictions – individuelles ou collectives – relatives au lien politique et culturel entre langue et identité, nous présente « trois phénomènes prégnants en traduction de l'anglais au français : la féminisation [des noms de métiers en français], la fréquence relative des noms de pays et de peuple en anglais et en

français (les mots *Canada* et *Canadian/Canadien(ne)*, notamment), ainsi que la traduction de *American par États-Unien*) » (*ibid.*). Elle traite ces phénomènes de véritables « chevaux de Troie », considérant le concept de « cheval de Troie idéologique » « comme un outil de défense ou de persuasion » (p. 123).

Le pouvoir qui exerce aujourd'hui une influence considérable sur la façon de penser et de parler des gens se manifeste, presque partout, sous la forme du phénomène de la mondialisation. La pression qu'il exerce dans le domaine de la traduction a des effets surtout négatifs sur lesquels se penche Romain Rivaux dans son article consacré à la traduction assistée par ordinateur (TAO). Partant de la distinction que font certains spécialistes entre textes produits par un individu, comme les textes littéraires, appelés « textes idiolectiques », et ceux qui sont produits par une communauté, appelés « textes sociolectiques », l'auteur de l'article affirme qu'alors que, dans le cas des premiers, la traduction est « un acte de négociation libre et asymétrique » (p. 66), dans le cas des seconds, la traduction est « un acte de négociation contraint par la TAO » (p. 70). Si la traduction idiolectique est gouvernée par le principe de libre asymétrie, la traduction sociolectique par TAO se caractérise par les principes de répétition et d'alignement des unités discrètes, car les segments sources étant susceptibles de se répéter, pour diminuer les coûts de l'activité de transposition des textes d'une langue à l'autre et pour accroître la rentabilité des opérations requises, le traducteur est obligé de fournir « une traduction [...] compatible avec tout contexte éventuel » (p. 71). Avec les listes de concordances qu'ils proposent, les logiciels existants contribuent à accélérer la traduction, mais le texte en pâtit. Et il n'y a pas que le texte cible qui souffre, suite à de telles décisions : le texte source lui-même est « optimisé », c'est-à-dire soumis à une opération de réduction sémantique aussi bien que syntaxique. Avec des textes originaux dont le contenu obéit à « l'idéologie universaliste de la réduction » (p. 74), le traducteur se voit poussé dans le « rôle de simple "opérateur linguistique" » (p. 76). Et l'auteur de tirer la sonnette d'alarme : de la langue contrôlée on passera vite au contrôle de l'homme ! Ainsi, il rejoint en quelque sorte le point de vue exprimé par Michaël Oustinoff dans la « Préface » (pp. 16-17).

Si les contributions présentées ci-dessus, portant essentiellement sur des aspects particuliers de la traduction de textes écrits qui laissent passer au premier plan la dimension linguistique de l'acte en question, nous faisaient imaginer quelque part, à l'arrière-plan, le traductologue-linguiste caché au

plus profond de chaque lecteur-juge du volume, les articles restants montrent clairement pourquoi il faut demander au traductologue de mener ses analyses en sémiotraductologue, pourquoi il est urgent d'adopter un esprit sémiotraductologique quand on se penche sur des phénomènes nouveaux, en accord avec l'époque que nous vivons, ou quand on considère la relation du texte au film et au théâtre, ainsi que lorsqu'on réfléchit à l'usage des choses et lieux, autrement dit du patrimoine, en tant que médiateurs idéologiques.

L'article rédigé par Raúl Ernesto Colón Rodríguez est un plaidoyer pour l'adoption de « nouveaux modèles de pensée et d'action », ancrés dans la vie sociale actuelle, modèles qui aident à expliquer l'apparition – dans une large mesure, grâce à l'internet – d'un phénomène aussi complexe que la « traduction collaborative activiste ». Ce phénomène, matérialisé dans des projets de traduction de textes liés aux mouvements étudiants du Canada (2012) et du Brésil (2013), et caractérisé comme un type de « *traduction lente et rationalisante* », pourrait s'inscrire dans « les logiques décélétriciques du mouvement lent ou *Slow Movement* et dans [celles] de la *repolitisation* » (p. 79).

Avec la transposition d'une œuvre littéraire à l'écran ou avec celle d'une pièce de théâtre sur la scène, il est sans doute plus difficile de parler de traduction dans l'acception courante du terme, car la construction sémantique qui se cache ordinairement sous une masse de signes du système d'une langue est, cette fois, partiellement transmise par l'image ou par les moyens complexes du spectacle théâtral. Ce genre de traduction n'exclut certainement pas le recours simultané à la traduction proprement dite, ce qui complique encore les choses quant au fonctionnement des implicites idéologiques dans le résultat final de la combinaison des deux types de transposition, contribuant à accentuer les distorsions, favorisant, par-ci par-là, la manipulation. L'idée de traduction se laisse peut-être encore plus difficilement accepter quand l'objet considéré est le patrimoine. Pourtant la relation auteur (connu ou anonyme) – traducteur (= réalisateur, metteur en scène, décideur d'un certain type) – lecteur/spectateur se reconstitue régulièrement, avec tout son cortège d'explicites et d'implicites idéologiques. Quant au patrimoine, « dont le trait principal est son caractère muable » (p. 184), il paraît traduire à chaque fois une idéologie, dans la mesure où « il instrumentalise l'histoire, la mémoire et l'identité » (p. 187).

Le sémioticien et le sémiotraductologue ont certainement du pain sur la planche, quand ils se trouvent devant de telles formes de traduction, devant les objets qui en résultent ! À preuve les innombrables questions que les auteurs des textes réunis dans le livre énoncent dans leurs contributions, sans toujours fournir – ou simplement suggérer – quelque réponse possible.

On ne peut que souhaiter que le volume paru sous la direction d'Astrid Guillaume, avec les pistes tellement riches et diverses qu'il propose à la réflexion des lecteurs, rencontre le plus vite possible le public désigné. Même si, par-ci par-là, un court paragraphe semble quelque peu obscur à la lecture, même s'il reste encore quelques coquilles qu'il aurait été bon d'éliminer avant que les textes ne soient publiés.

Alexandra Cuniță

CLCC, université de Bucarest, RO-010017
sanda.cunita@gmail.com

Louis HJELMSLEV, *Système linguistique et changement linguistique*

Éd. et trad. du danois par Anne-Gaëlle Toutain, avec la collab. de François ÉMON

Paris, Classique Garnier; coll. Domaines linguistiques, 2016, 194 pages

Du point de vue de la linguistique ce livre est d'importance, puisqu'il s'agit de la première traduction française et la première édition critique des douze conférences données par Louis Hjelmslev à l'université d'Aarhus à l'automne 1934. Ces conférences avaient été publiées en danois en 1972 par Gerhard Boysen et Niels Ege, puis en espagnol en 1976. C'est à partir de l'édition danoise qu'Anne-Gaëlle Toutain a construit – traduit et rédigé – l'édition critique du présent ouvrage. D'un point de vue philologique, sans vouloir néanmoins amoindrir l'importance, ni la portée d'un tel travail, nous pensons que l'impact de cette publication aurait été bien supérieur si la traduction avait été élaborée directement à partir du manuscrit autographe et des notes de Louis Hjelmslev. Dans leur avant-propos les éditeurs danois précisent en effet que « la plus grande partie du texte est de la main de Hjelmslev et se présente comme un manuscrit de conférences complètement rédigé » (p. 3), puis ils dressent une liste rapide et peu explicite de leur choix : omission des passages parce que biffés par Louis Hjelmslev lui-même, suppression de mots, certes peu nombreux, jugés de « moindre importance » (*ibid.*) parce que raturés par l'auteur, modifications « avec